LA VALEUR DES «LETTRES PERSANES»

Fúlvia Moretto

Dans son «Siècle de Louis XIV» publié en 1751, Voltaire a inséré une «Liste Raisonnée des Enfants de Louis XIV, des Princes de la Maison de France de son temps, des Souverains contemporains, des Maréchaux de France, des Ministres, de la plupart des écrivains et des artistes qui ont fleuri dans ce siècle» parmi lesquels il signale Montesquieu, l'auteur des «Lettres Persanes», «un ouvrage de plaisanterie plein de traits qui annoncent un esprit plus solide que son livre». Mais si l'oeuvre de Voltaire était déjà écrite en 1740 (huit ans avant la publication de «L'Esprit des Lois»), la «Liste» ne peut avoir été complétée qu'après 1755, car elle annonce déjà les dernières années de Montesquieu. Ce détail n'est pas méprisable si on veut apprécier le jugement de Voltaire sur le premier ouvrage important de Montesquieu.

En 1721, le jeune président de Montesquieu, après avoir écrit une grave «Dissertation sur la politique des Romains dans la religion», des mémoires sur «Les dettes de l'Etat», sur «L'écho», sur «Les maladies des glandes rénales», lance au milieu de la frivole société parisienne et du monde sérieux de la pensée cette étonnante poignée de Lettres. Après un siècle qui avait vu passer sur le théâtre les grandes figures de l'antiquité qui mouraient pour leur devoir, les «Lettres Persanes» placent dans Paris, 2 Persans, tombés d'Ispahan dans la plus grande métropole européenne. Usbek et Rica (les persans), ayant quitté leur pays, leurs amis, leurs femmes, viennent connaître la vie occidentale. La surprise est com-

plète d'un côté et de l'autre. Les Français, qui n'ont jamais vu un Oriental et qui ne songent pas à la possibilité de l'existence de quelque chose qui ne soit pas français se demandent en les entourant: «Comment peut-on être Persan?» Et ceux-ci, dans leur philosophie orientale et dans la plus grande naïveté du monde, tâchent de comprendre et de critiquer cette ville tout à fait différente de la leur. Montesquieu se sert de cette commode situation pour critiquer, par la bouche des Persans, tout ce qui ne lui plaît pas. La forme épistolaire que l'auteur donne à son oeuvre, le laisse à l'aise, apparemment ne le soumet à aucun plan établi. Mais le plan existe. Il est bien ordonné. L'aventure parisienne des Persans, la découverte du monde occidental est extrêmement bien enchaînée avec le drame qui se déroule à Ispahan où le sérail d'Usbek, sans la direction personnelle de son maître, est agité par des intrigues. Les lettres d'Usbek ne parviennent pas à apaiser le drame qui s'aggrave et s'achemine vers la tragédie finale.

Ce roman a été reçu avec ravissement. Il répondait au goût du temps. Louis XIV était mort, Racine semblait déjà trop loin. En 1721, la société française avait changé. Montesquieu est devant une cour et un Régent libertins. Depuis quelques ans, l'orient, l'exotisme étaient à la mode. On connaissait les récits de Tavernier (1676-1679) et de Chardin (1711). Les «Mille et une Nuits» avaient été traduites en français en 1704. Le peuple français commençait donc à connaître et à aimer cet exotisme. Les «Lettres Persanes» ne pouvaient être publiées à une époque plus favorable.

**

A qui les lit à la légère, les «Lettres Persanes» pourraient sembler superficielles et frivoles, «un ouvrage de plaisanterie». D'abord par leur mise en oeuvre dont la base est une intrigue de sérail, avec ses jalousies, ses haines. L'auteur montre trop de complaisance pour les sujets les moins graves. Le ton est libertin.

La frivolité ne s'arrête pas là. Elle apparaît aussi dans les observations et les réflexions: «Paris est aussi grand

qu'Ispahan. Les maisons y sont si hautes qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée et que quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.» Il continue «... Depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les français: ils courent, ils volant.» (Lettre 24) A Paris, Rica voit au théâtre «... une troupe de gens debout qui se moquent de ceux qui son en haut sur le théâtre et ces derniers rient à leur tour de ceux qui sont en bas». (Lettre 28) Il voit à Venise «un peuple innombrable dans un endroit où il ne devrait y avoir que des poissons.» (Lettre 31) Ces observations, tout étant amusantes et vraies, donnent au monde occidental, vu par les asiatiques, une lumière inédite.

Quelquefois il n'y a chez l'auteur que le désir de faire de l'esprit (curieux côté de sa personnalité grave et tranquille). «Je trouve les caprices de la mode chez les français étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver. (...) Quelquefois les coiffures montent insensiblement et une révolution les fait descendre tout à coup» (Lettre 99). Le fermier général «est autant au-dessus des autres par ses richesses qu'il est au-dessous de tout le monde par sa naissance; il aurait la meilleur table de Paris, s'il pouvait se résoudre à ne manger jamais chez lui.» (Lettre 48).

Mais les critiques deviennent de plus en plus hardies. Le roi est charmé des sujets qui «n'ont point manqué, depuis notre avènement à la couronne de se trouver à notre lever; qui se sont extrêmement élevés, pour regarder sur les épaules les plus hautes, Notre Sérénité.» (Lettre 124) Et dans la Lettre 24: «D'ailleurs, ce roi est un grand magicien; il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor,

écu en vaut deux, et ils le croient." Si certaines critiques ne sont que plaisanterie pure dont le seul but est d'amuser et de contribuer tout naturellement au succès du livre, d'autres ont une portée plus haute car elles attaquent des institutions établies, les gouvernements, la religion. M. Carcassone déclare: «... il y a le tour et le ton: des sujets délicats sont abordés avec une désinvolture qui fait époque. La tradition de respect est rompue. (...) Jamais déclamateurs, rarement émus, (les Persans) trahissant parfois leur sentiment par je ne sais quelle vibration de la phrase, pour le concentrer à la fin en quelques mots lourds de mépris, — toujours et avant tout ils sont lucides: redoutable lucidité qui, sans apparence de malice, réduit une thèse à l'absurde par la seule façon de l'exposer. Cette clairvoyance aiguë, (...) sera l'arme la plus destructive du siècle.»

Rien de plus facile que d'imaginer le bruit suscité par l'ouvrage. Montesquieu apparaissait déjà comme un des premiers représentants du XVIII^e, siècle rationaliste et iconoclaste. En outre, selon M. Carcassone, Usbek et Rica «ont enseigné à leurs successeurs l'art de dire beaucoup de choses sans être mis à la Bastille.»

**

En 1734 Montesquieu publiait les «Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence." Il y étudiait les transformations des lois, des mœurs chez les Romains, et leurs causes. En 1748, il publie «L'Esprit des Loix» l'oeuvre de sa vie, à laquelle il a travaillé 20 ans. Il y cherche les lois naturelles de la législation, leur raison profonde, pourquoi elles se sont établies. Il y étudie les principes des gouvernements, les lois «dans le rapport qu'elles ont avec la nature du climat, l'esclavage, les lois dans le rapport qu'elles ont avec le commerce», avec l'usage de la monnaie, avec le nombre des habitants, avec la religion établie. Il n'est pas moraliste. Il ne montre pas les lois comme elles doivent être mais il montre comme elles sont, et tâche d'en comprendre la raison. Le livre, bien qu'obscur à la fin, démontre un sérieux effort d'ordre et de clarté. Or, dans les

«Lettres Persanes», même en badinant, Montesquieu disserte sur les constitutions et les gouvernements. Ce ton badin disparaît dans de nombreuses lettres. Là, ce n'est pas Usbek qui parle. C'est l'auteur lui-même qui, jeune encore, est déjà curieux de tout savoir, tout expliquer. Les formes de gouvernements y sont étudiées. Il cherche leur origine, leurs principes de dégénérescence, leurs transformations. Dans la lettre 102 il cherche la différence entre le despotisme oriental et la monarchie européenne: «La plupart des gouvernements d'Europe sont monarchiques, ou plutôt sont ainsi appelés: car je ne sais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels; au moins est-il difficile qu'ils aient subsisté longtemps dans leur pureté. (...) L'équilibre est trop difficile à garder.» Cet équilibre il le trouvera plus tard, (après l'étude de la constitution anglaise) dans la séparation des pouvoirs. D'ailleurs, son idéal sera la monarchie constitutionnelle. Il profite du contact entre les Européens et les Asiatiques pour étudier les différences entre les sociétés, les mœurs: «Les femmes de Perse sont plus belles que celles de France; mais celles de France sont plus jolies. Il est impossible de ne point aimer les premières, et de ne point se plaire avec les secondes: les unes sont plus tendres et plus modestes; les autres sont plus gaies et plus enjouées. (...) Les hommes mêmes n'ont pas en Perse la gaieté qu'ont les français: on ne leur voit point cette liberté d'esprit et cet air content que je trouve ici dans tous les états et dans toutes les conditions. C'est bien pis en Turquie, où l'on pourrait trouver des familles où de père en fils, personne n'a ri depuis la fondation de la Monarchie.» (Lettre 34).

Les contemporains de Montesquieu peut-être n'ont-ils vu dans les «Lettres Persanes» qu'un roman de sérail. Peut-être n'ont-ils pas compris le souci qu'a l'auteur de descendre à de petits détails dont l'objet n'est pas seulement celui d'attirer les lecteurs, mais de poser des problèmes vitaux que le monde semblait avoir ignorés jusqu'alors: le droit de vie et de mort qu'un homme peut avoir sur un autre (problème de l'esclavage), la triste condition des peuples étouffés par un

pouvoir despotique, la condition des femmes tenues prisonnières dans un sérail. Pour pouvoir bien les comprendre, il faudrait lire les «Lettres Persanes» après les autres œuvres de Montesquieu, ou mieux, après «L'Esprit des Lois». On verrait alors, dans l'œuvre de 1721 comme dans une vieille photographie, un adolescent gauche et maladroit; on y découvrirait les premiers pas vacillants d'un enfant qui apprend à marcher et qui glisse quelquefois. C'est l'homme curieux de 1748 qui s'ébauche en 1721, qui caché sous la plaisanterie et le badinage, repense les hommes et leur vie à partir de leurs causes profondes et lointaines, tâche d'arriver à la raison des faits et des lois, de la diversité des mœurs et pose les premières bases de la sociologie moderne. Dans «L'Esprit des Lois» l'auteur écrit: «J'ai d'abord examiné les hommes» (Préface). Mais depuis quand? Depuis longtemps. Que font en réalité Usbek et Rica sinon observer les Français et que font ceux-ci sinon observer les Orientaux? Le premier cabinet d'expériences de Montesquieu semble avoir été là, dans les «Lettres Persanes».

Si cet esprit solide dont parle Voltaire se manifeste dans ces préoccupations qui, apparaissent sans ordre dans les «Lettres Persanes», il se manifeste aussi dans la façon de penser, de présenter les problèmes, en un mot: dans l'attitude intellectuelle.

D'abord, Montesquieu fait montre d'un esprit libre, dégagé de toute contrainte. Grandi en province, Montesquieu n'a pas été façonné par la cour de Paris, où les hommes sont dominés par la flatterie, sont prisonniers des louanges et des mensonges. Cette liberté d'esprit se montre aussi dans sa vie. Montesquieu est noble, il a une fortune qui le met au-dessus des nécessités matérielles. A l'exemple de la plupart des nobles, il aurait pu vivre à la cour comme parasite. Il ne l'a jamais fait. Il a vécu toujours indépendant, occupé de littérature et de l'administration de sa vigne en Gironde. (Un noble aurait rougi de se mêler d'activités tellement bourgeoises.) M. Starobinski nous dit: «J'aime cette image de

Montesquieu vigneron, moins connue que celle de l'académicien et du président à mortier. On a trop vite fait de dire que le XVIII^e. siècle se caractérise par l'abstraction et la sécheresse. Voici un homme au contraire, qui sait quelles influences feront une bonne cuvée: il y faut le sol, le climat, la qualité de la plante, une vendange opportune.» (Montesquieu l'homme et l'œuvre, pg. 27). Enfin, un homme pratique, sûr de lui, indépendant dans sa pensée et ses actions. Cette indépendance, Montesquieu l'a héritée aussi en partie de son siècle, il faut l'avouer. Siècle rebelle à toute contrainte, sceptique, incrédule, irrespectueux. Tempérament et milieu donc ont contribué à donner à l'homme l'esprit de liberté dont l'écrivain a profité.

C'est ce même esprit rationaliste de son siècle qui lui fait examiner à fond, des faits établis il y a longtemps par la tradition. Derrière l'explication donnée, il cherche la loi naturelle, la raison profonde du fait. Les lois françaises étaient établies depuis longtemps. Pourtant, dans la lettre 100 Montesquieu demande: «Qui peut penser qu'un royaume le plus ancien et le plus puissant de l'Europe, soit gouverné depuis plus de dix siècles, par des lois qui ne sont pas faites pour lui?» Esprit d'analyse, qui observe les faits, les dissèque pour en connaître l'essence.

Voilà donc les signes de cet esprit solide: Le sérieux de maints jugements et observations des «Lettres Persanes» et l'attitude d'esprit qui les commande: esprit libre et capable d'analyser les faits, de les interpréter, avec la préoccupation d'aboutir aux lois expérimentales qui les régissent.

**

La phrase de Voltaire semble donc juste. Surtout si l'on regarde les «Lettres Persanes» à la lumière des œuvres sérieuses de Montesquieu, «L'Esprit des Lois» et les «Considérations». On voit en effet que les «Lettres Persanes», malgré un sujet frivole et licencieux présentent une certaine préoccupation de connaître, de comparer et de juger les mœurs. Montesquieu se rapproche de La Bruyère, bien qu'il y ait dans celui-ci plus d'amertume, d'indignation et de pay-

chologie. Montesquieu a fait montre d'une certaine hardiesse, il faut l'avouer. Il fallait un beau courage pour attaquer Louis XIV six ans à peine après sa mort. Les nobles ne sont pas épargnés, le gouvernement non plus. Enfin, la satire ne respecte rien. Elle frappe tout. L'auteur n'a pas seulement le courage de dire que la société ne marche pas bien, mais il tâche de dire pourquoi, de montrer ses erreurs. Si quelques auteurs avaient déjà critiqué cette société (on pense à Molière, à la Bruyère, à La Rochefoucauld), personne ne l'avait fait d'une façon si violente, si irrespectueuse. Ce n'est pas pour rien que Montesquieu les a publiées sans nom d'auteur. Il se mettait à l'abri.

Montesquieu a été capable de voir la société française avec des yeux nouveaux, comme s'il ne l'avait jamais vue, de la critiquer comme l'auraient fait deux Persans. C'est M. Barrière qui nous explique pourquoi: «Usbek et Rica, on l'a bien vu longtemps, c'est Montesquieu lui-même, le double visage de son tempérament assez complexe et leurs observations, leurs réflexions ce sont les siennes». (RHLF jan-mars-1951 pg. 17) Encore. Montesquieu est aussi un peu dépaycé à Paris. La vie à Bordeaux a un caractère plus fermé plus austère que le caractère parisien. Si à Paris régnait la torpeur, l'acceptation tacite des faits, une certaine inertie, cela n'arrive pas à Montesquieu, qui, arrivant à Paris à 20 ans, en 1709, est capable de tout voir, de s'étonner, de critiquer. Il y a donc chez lui une certaine perspective qui manque aux parisiens, surtout aux gens de la cour. De là les critiques, le persiflage.

Une observation, cependant. Si Montesquieu a attaqué les mœurs déréglées et les institutions vicieuses, il faut avouer qu'il n'a fait aucune distinction entre les points visés. Par exemple, il critique le relâchement des mœurs. Or, ce libertinage était réduit à un cercle relativement petit, mais qui par son importance sociale masquait le reste de la France, où les sentiments de famille étaient extrêmement forts. Encore. Comme tout son siècle, il attaque les religions établies.

Il se moque des rites extérieurs, du culte, des ministres et passe à la critique des doctrines. L'auteur parle des religions en les plaçant toutes sur le même plan, comme l'aurait fait un homme qui n'en aurait peut-être jamais entendu parler, comme les Persans. Même caché sous la peau des Persans, Montesquieu atteint profondément la religion officielle de la France. Il n'y a aucun doute sur son intention de tout ridiculiser, mais pourquoi? On a souvent pensé à l'ignorance de l'auteur sur la valeur des dogmes et même des rites religieux. Mais Montesquieu a étudié chez les Oratoriens de Juilly. Donc, sa formation religieuse devait être solide. Si l'auteur était conscient de la portée de ses attaques pourquoi les a-t-il lancées contre la religion? Pourquoi les attaques sont-elles disseminées dans son livre, un trait ici, une affirmation là? Le ton est badin et apparemment il ne veut qu'amuser. M. Carcassone considère que Montesquieu excelle dans l'art «d'amuser sans faire penser». Déiste, comme la plupart des hommes de lettres de son siècle, Montesquieu n'accepte que l'existence de Dieu et il tâche de détruire la doctrine, les dogmes, le culte. Les «Lettres Persanes» ont contribué donc au flot d'irréligion qui va dominer le XVIII^e siècle et plus tard, la période post-révolutionnaire. Montesquieu aura beau se défendre des accusations de ses contemporains: «Il y a quelques traits que bien des gens ont trouvés trop hardis; mais ils sont priés de faire attention à la nature de cet ouvrage. Les Persans qui doivent y jouer un si grand rôle se trouvaient tout à coup transplantés en Europe, c'est à dire, dans un autre univers... Bien loin qu'on pensât à intéresser quelque principe de notre religion, on ne soupçonnait pas même d'imprudences.» (Quelques réflexions sur les «Lettres Persanes») Sa défense est vraiment trop faible. Et dans ses «Cahiers» publiés depuis 1942, se trouve la clef qui vient fermer la discussion: «Le ridicule jeté à propos, dit-il, a une grande puissance.» Position donc, nettement iconoclaste.

Impossible donc de ne voir que de la plaisanterie dans les «Lettres Persanes». Les contemporains de Montesquieu

n'ont pas évalué la portée du livre parce qu'il leur a été présenté sous une forme admirablement trompeuse qui a permis à l'auteur de jouer avec les sujets les plus graves et de les faire peu à peu entrer dans les esprits. Voltaire a très bien vu. L'esprit de Montesquieu est solide. Sa critique remet tout en question et compromet, souvent d'une manière injuste et aveugle, les bases mêmes de la société.